

Ougarrououé et ses principaux chefs, les survivants de nos infortunés messagers. Ce fut au milieu d'un profond silence que leur capitaine raconta sa tragique histoire :

« Maître, quand tu nous as demandé des volontaires pour porter ta lettre au major, il n'en est pas un qui ne songeât à faire de son mieux, sachant que s'il réussissait, il recevrait grand honneur et haute récompense. Nous avons fait de notre mieux et nous avons échoué, perdant à la fois honneur et récompense. Ceux qui ont été avec toi jusqu'au Nyanza, qui ont trouvé le Pacha et qui peuvent se vanter de l'avoir vu en face, ceux-là ont mérité les dons de ta main. Mais si nous n'avons pas réussi à retrouver le major et à réjouir ton cœur par de bonnes nouvelles, Dieu sait que cela n'a pas été notre faute; sa volonté était que nous ne le trouverions point. Nous avons perdu quatre des nôtres et je suis le seul qui ne puisse montrer une blessure reçue au cours de notre voyage. Deux, vivants encore, ne guériront jamais du poison resté dans leur sang. Plusieurs ont cinq blessures.... Jusqu'à Avissibba, nous descendîmes assez facilement le long de la rivière; mais alors commença la rude besogne. A Engoueddé, deux furent blessés; aux chutes de Panga, trois autres grièvement atteints par des flèches. Entre Panga et ici, nous avons combattu jour après jour, nuit après nuit. Les natifs voyaient notre petit nombre : ils tombaient sur nous en plein jour ou dans les ténèbres, résolus à nous exterminer. Pourquoi tant d'audace contre nous, quand, contre toi, ils étaient la lâcheté même? je ne sais, à moins que nos déserteurs, descendant la rivière par demi-douzaines, n'aient habitué ces païens au goût de notre chair, et qu'ayant eu si facilement raison d'eux, ils se fussent persuadés qu'il en serait de même avec nous. Quoi qu'il en soit, lorsque nous atteignîmes le grand village où tu es aujourd'hui, nous n'étions plus que onze capables de nous battre; les autres étaient malades de leurs blessures et un allait mourir.

« Nous n'étions pas plus tôt ici que la vraie bataille commença. Ceux du grand village vis-à-vis se joignirent aux gens de Bandeya, la rivière se couvrit de canots, et la brousse autour du village fourmilla d'indigènes. Après une heure de lutte, pendant laquelle nous en avons dû tuer un grand nombre, car ils s'étaient rassemblés en masse et leurs canots cachaient la rivière, ils firent mine de nous laisser en paix. Nous nous

forlifsâmes de notre mieux dans les huttes choisies pour nos quartiers de nuit.

« Quand vint le soir, nous plaçâmes des sentinelles, comme toi, le lieutenant Stairs et Ougarrououé l'avaient ordonné; mais rompus de fatigue et lassés par les inquiétudes, nos gardes se sont sans doute endormis, car le cri sauvage d'un homme zagaié nous réveilla; ils étaient au milieu de nous, ces indigènes de malheur, parmi les débris de notre zéribé. Chacun saisit sa carabine, coucha le plus proche en joue, et six ennemis tombèrent morts à nos pieds. Cela les paralysa un instant, mais un chef s'écria : « Ces hommes se sont enfuis « d'avec Boula Matari, pas un d'eux ne vivra! » Alors, de la rivière, des broussailles, ils accoururent en foules pressées; sous l'éclair de nos carabines ils nous ont paru innombrables. Le plus brave d'entre nous sentait son courage défailir, lorsque Lakkin — il n'est jamais plus drôle que quand tout le monde a peur — s'écria : « Ah! ils veulent de la chair, ils en auront, « mais de la leur! » A ces mots, tous reprennent leur arme, et, visant comme à la cible, ils tirent sans relâche. Combien d'ennemis tombèrent, je ne puis le dire, mais nos cartouches commençaient à s'épuiser, quand ils décampèrent soudain, nous laissant compter les morts gisant autour de nous. Deux de nos hommes ne répondent pas à l'appel de leur nom; un autre, Djouma, fils de Nassib, me fait signe, et quand je suis près de lui, je le vois saignant à blanc. Il a juste assez de force pour me supplier d'abandonner le voyage : « N'allez pas plus « loin, dit-il, c'est ma dernière parole. Vous n'arriverez jamais « jusqu'au major. Retournez chez Ougarrououé. » Ayant dit cela, il poussa un léger soupir et roula sur le sol.

« Le matin, nous enterrâmes nos morts. Six cadavres d'indigènes étaient étendus dans la zéribé, et neuf tout autour. Nous coupâmes leurs têtes, et, après les avoir réunies en tas, nous tinmes conseil sur la meilleure décision à prendre. Dix-sept d'entre nous étaient encore vivants, mais quatre seulement n'avaient pas de blessure. La dernière parole de Djouma sonnait à nos oreilles. Nous résolûmes de la suivre.

« Mais, retourner chez Ougarrououé, c'était plus facile à dire qu'à faire. Je ne veux pas te fatiguer de mes paroles. Nous rencontrions peine après peine. Nos blessés reçurent de nouvelles blessures, et aussi ceux qui n'avaient pas encore été atteints;

pas un n'en réchappa, pas un, si ce n'est moi, par la miséricorde de Dieu. Un canot chavira et nous perdit cinq carabines; Ismaïlia fut tué d'un coup de feu aux chutes de Panga. Mais pourquoi répéter ce que j'ai déjà dit? Nous arrivons au campement après quarante-trois jours d'absence. Seize d'entre nous survivaient, dont quinze blessés. Leurs cicatrices te disent le reste. Nous sommes dans les mains de Dieu et dans les tiennes. Fais ce qui te semblera bon. J'ai fini. »

Haletants, le cœur serré, nous écoutions encore; tous les yeux étaient humides, et plus d'un visage ruisselait de larmes; de profonds soupirs et des gémissements de pitié jaillissaient de nos cœurs, émus par cette lamentable aventure. Quand l'orateur eut cessé, il y eut un élan subit vers lui, les mains se tendirent pour saisir la sienne, et de toutes les poitrines jaillit le même cri: « Dieu soit loué! Vous avez agi en braves, oui! vous avez montré ce que vous êtes, hommes vaillants et courageux! »

C'est ainsi que nous accueillîmes les messagers si longtemps perdus, dont le sort nous avait hantés depuis notre départ du fort Bodo. Ils n'avaient pas réussi dans leur mission, mais, fussent-ils revenus avec des lettres du major, ils n'auraient pas reçu meilleur accueil. L'histoire de leurs efforts et de leurs souffrances était bien dite, la vue de leurs blessures nous la rendit plus saisissante encore.

Grâce à la bienveillance d'Ougarrououé, dont la sympathie avait été, comme la nôtre, gagnée par cette triste et vaillante épopée, les blessés guérirent vite, à l'exception de deux, restés faibles et languissants. J'ajoute ici qu'au bout de deux mois, l'un était définitivement sur pied, l'autre s'éteignit lentement.

Nous découvrons au campement deux de nos convalescents, absents en quête de vivres lors de la visite du lieutenant Stairs, et trois insignes déserteurs, dont l'un avait emporté une caisse de munitions et l'autre une boîte renfermant des bottes. Ils s'étaient aventurés dans un canot, qui chavira, cela va sans dire, et plus d'une fois il s'en était fallu d'un cheveu qu'ils n'eussent trouvé la mort avant d'arriver chez Ougarrououé. Celui-ci les remit entre les mains du lieutenant Stairs; mais, quelques jours plus tard, nos hommes, après avoir pris de nouveau la clef des champs, retournèrent au campement arabe, où le chef me les livrait encore. Deux d'entre eux ne me don-

nèrent, dès lors, aucun sujet de plainte; quant au troisième, tombé malade de la petite vérole, il se jeta, pendant un accès de fièvre, dans les rapides de Ndjambi.

Ayant achevé sa provision de poudre, Ougarrououé était plus aimable que jamais. Il me donna en présent 4 chèvres, 4 sacs de riz et 5 grandes pirogues. On imagine le cas que je fis des premières. Les canots étaient d'un prix inestimable, puisqu'ils nous permettaient de tripler la vitesse de notre marche: en y joignant nos propres embarcations, l'expédition tout entière avec les 150 engagés, serviteurs, les porteurs madi, etc., pouvait faire route par eau. Le chef arabe ne savait rien de notre arrière-garde. La lettre que je lui avais confiée pour la faire tenir au major par ses hommes me fut retournée avec celles remises à mes propres messagers. Ougarrououé avait bien expédié 45 courriers au bas de la rivière, mais à moitié route, entre les rapides aux Guêpes et May-youi, ils avaient été obligés de revenir sur leurs pas. Ainsi notre double tentative pour communiquer avec le major resta sans succès. Cet échec nous confirma dans la pensée qu'il était arrivé quelque malheur à l'arrière-garde. Une des lettres remises par Ougarrououé était ouverte. Amusante et gaie comme notre docteur lui-même, je me permets de la transcrire:

Fort Bodo, 15 février 1888.

Mon cher vieux Barttelot,

Je pense que vous allez toujours « tirant de l'avant » et Jameson « ramant double ». Dieu seul sait où vous êtes. Quelques-uns de nous, officiers, et autres, vous croient en marche vers le haut de la rivière, d'autres pensent que vous êtes encore à Yambouya, incapables de bouger par suite de ce grand stock de bagages; d'autres soutiennent même que vos Zanzibari sont retournés auprès de Tippou-Tib. Stanley est arrivé au lac le 14 décembre 1887, mais il n'a pu communiquer avec Emin Pacha. Comme il n'avait pas son bateau, il est revenu dans la forêt, et il a bâti un fort pour y mettre nos colis en sûreté; puis il est reparti pour le Nyanza avec Jephson et l'Avance. Stairs se met en route pour le campement d'Ougarrououé avec une vingtaine d'hommes qui vont à votre rencontre et vous porteront ma lettre. Une fois de retour avec quarante ou cinquante hommes qu'on avait laissés chez le chef arabe, Stairs ira rejoindre Stanley, le fort n'étant qu'à 120 ou 160 kilomètres du lac. Pour moi, je resterai ici avec quarante ou cinquante de nos gens. Nelson, qui a été souffrant pendant des mois, me tiendra compagnie. Nous en avons vu de rudes, je vous assure! Quand j'étais à l'école, je me plaignais de mourir de faim, mais je crevais de mangeaille en comparaison de la famine que nous avons traversée. Tous

les blancs se sont bien comportés, heureux de le dire, mais la mortalité parmi nos hommes a été énorme : quelque chose comme 50 pour 100. Du bas Arouhouimi à l'établissement arabe, la nourriture est abondante ; mais, de là jusqu'ici, en remontant la rivière, rien à glaner. Stanley vous décrit, je le sais, notre longue marche affamée. Il a tâté aujourd'hui tous nos hommes, leur demandant s'ils voulaient aller au lac ou retourner vers vous. Beaucoup ont d'abord montré le désir de vous revenir chercher ; mais, en fin de compte, la majorité a voté pour le Nyanza ; Stairs, Jephson et moi, des deux mains ! nous voulons savoir, au plus tôt, si Emin Pacha est vivant ou mort ; si oui, il serait peu utile de trimbaler vous et les vôtres jusqu'au Mvouta-Nzighé.

Presque tous les nôtres sont gras comme beurre. Cependant quelques-uns, malades et restés trois mois dans une station d'Arabes où je soignais Nelson, et des caisses, des malles, etc., etc., n'ont plus que la peau sur les os. Sur trente-huit, onze sont morts de faim. Stairs est le seul officier que les indigènes nous aient endommagé, mais beaucoup de soldats ont succombé à leurs blessures.

Nous sommes tous en peine de bottes ; personne n'en possède une paire de passables. J'en ai fabriqué deux, oui vraiment, mais elles ne m'ont fait ni honneur ni profit. Toutes mes couvertures ont été soutirées par Rehani, un Zanzibari. Stanley me donne de quoi travailler dur du matin au soir ; je n'ai que le temps de vous écrire quelques lignes avant le coucher du soleil. Notre troupe a perdu ou vendu des munitions en quantité.

Présentez mes meilleurs souhaits à mon vieux Jameson et aux autres camarades ; et, avec l'espoir de vous revoir bientôt,

Croyez-moi votre très sincèrement attaché,

T.-II. P.

Nous sommes horriblement fatigués de cette brousse qui se prolonge jusqu'à quelques milles du lac.

Le lendemain fut un jour de repos. Le vieux chef Réchid et sa petite troupe arrivèrent à 2 heures après midi. Ils avaient passé quinze heures à arpenter les kilomètres que, portés par le courant, nous franchîmes en cinq. Le 12, tous nos canots heureusement réunis au-dessous des rapides, nous nous embarquâmes pour le bas de la rivière. Vis-à-vis la station du « Préau des Éléphants », nous croisâmes un canot monté par les éclaireurs d'Ougarrououé. Ils nous racontèrent des histoires étonnantes sur la force, le courage et l'audace des indigènes batounda. Deux heures plus tard, les tambours de cette peuplade annonçaient notre approche. Mais lorsque leurs pirogues eurent reconnu les nôtres, elles se retirèrent paisiblement, et nous entrâmes, sans être inquiétés, dans le principal village, où nous passâmes la nuit, dormant à poings fermés.

Arrivés à Moupé sud le 15, nous en repartîmes le 15, un jour s'étant passé à faire des vivres. Nous traversons sans encombre de nombreux rapides et nous arrêtons en aval de Mariri.

Le 16, nous dépassâmes trois de nos anciennes stations et débarquâmes pour la nuitée dans une île assez riche en cabanes pour abriter deux mille habitants. Mais, comme les deux rives voisines, elle est abandonnée. Personne ne peut nous en dire la raison ; cette désertion en masse était-elle l'effet de notre approche ? Non, puisque les indigènes regagnaient leurs villages dès que notre arrière-garde avait passé ; il fallut conclure à une de ces guerres civiles si fréquentes dans la région.

Quatre-vingt-trois jours s'étaient écoulés depuis notre départ du lac Albert, soixante depuis celui du fort Bodo. Notre voyage avait été singulièrement heureux. Certes nous avons perdu beaucoup de Madi — la moitié environ, — mais de nos acclimatés et vigoureux Zanzibari, trois seulement manquaient à l'appel : deux noyés et un disparu dans un accès de nostalgie. Nous avons fait 900 kilomètres ; 150 seulement nous séparaient de Yambouya... et rien ! pas une rumeur seulement n'interrompait le silence planant sur le sort de la colonne Barttelot ! La soif de savoir, toujours inassouvie, pesait sur mon cœur comme une masse de plomb, ainsi que raguère la faim, jamais rassasiée, avait fait de moi un vieillard, de ma pensée un néant. Cette confiance tenace qui m'avait si longtemps soutenu, je ne la connaissais plus ! Je m'assis sur la berge, et, seul avec mon désir, je regardai le soleil descendre derrière le sombre horizon de feuillage qui limitait la vue du côté de Makoubana. Ces nuages d'un gris cendré, qui précèdent ici les nuits tranquilles, étaient l'image trop fidèle de la mélancolie qui m'envahissait. Il y avait douze mois que notre arrière-garde avait dû quitter Yambouya : douze mois ! Dans l'intervalle, cent porteurs lourdement chargés auraient pu sept fois de suite franchir la distance de Yambouya aux chutes de Panga ! Qu'était-il donc arrivé, sinon une désertion en masse amenée par quelque conflit entre les officiers et leurs hommes ? La nuit tombée, je rentrai dans ma tente ; mais, là non plus, l'extrême tension de mes nerfs ne me permit le repos. J'élevai alors vers Celui qui voit tout mon ardente prière, le suppliant de me rendre mes compagnons et d'alléger la souffrance dont je me sentais mourir.